ARKANSAS, tribu indienne de l'Amérique septentrionale, sur la rivière du même nom. Les hommes de cette tribu sont d'une stature élevée, d'une constitution passablement musculeuse, et passent pour les plus beaux sauvages du nouveau continent. Comme les Osages, leurs voisins, ils reconnaissent la protection des États-Unis, et sont gouvernés par une oligarchie républicaine.

ARKHANGEL (GOUVERNEMENT D'), province administrative de la Russie d'Europe, dont le ch.-lieu est Arkhangel. Ce gouvernement, un des plus étendus de l'empire des czars, est borné à l'E. par celui de Tobolsk, au S.-E. par celui de Wologda, au S.-O. par le gouvernement d'Olonez, à l'O. par la Finlande et la Norvége, au N. par la mer Blanche et l'océan Arctique, dans lequel est située la Nouvelle-Zemble, qui fait partie du gouvernement d'Arkhangel. Superficie, 900,000 kilom. carrés; 263,000 hab.; Russes, Lapons et Samoyèdes.

La province d'Arkhangel est divisée en deux grandes parties par la mer Blanche. L'une et l'autre présentent l'aspect d'une immense plaine, mêlée comme des antiquaires sous le nom de *monument d'Adulis*.

La langue de ce pays, parlée dans les environs de Massoua, sur la côte de l'Abyssinie, appartient à la branche sémitique et au rameau éthiopien ou abyssinien. Elle présente de grandes analogies, surtout de mots, avec l'arabe, le zheez et l'amharique. Nous citerons entre autres : *dah*, or (en arabe *zahb*); *foudah*, argent (en arabe *fidda*); *nas*, homme (en arabe *nas*, les hommes); *mi*, l'eau (en arabe *ma*); *tsai*, soleil (même mot en amharique).

ARKLOW, ville maritime, sur la côte E. d'Irlande, comté de Wicklow; 6,500 hab. Elle fournit d'huîtres les parcs d'Anglesey. Cette ville, jadis fortifiée, fut démantelée par Cromwell en 1649.

ARKOPOLIS. V. LITTLE-ROCK.

ARKOSE s. f. (ar-kô-ze). Minér. Roche de grès métamorphique, composée ordinairement de granits et de gneiss.

— **Encycl.** Ces grès, modifiés par le voisinage des terrains ignés, sont des éléments incohérents de la formation plutonienne. Dans une pâte désagrégée, puis agglutinée secondairement, se trouvent mélangés de grains de quartz, silice, feldspath, barytine, mica, talc, lithomarge, galène, fluorite, etc., substances qui ont été formées soit par infiltration d'eaux thermales, soit par trituration mécanique, soit même par une véritable sublimation. Il existe en Bourgogne, et on retrouve à Pontivy, dans le Morbihan, une variété nommée *arène*, espèce de sable granitique ou *arkose friable*, et des variétés plus dures ou granitoïdes dont on fait des cheminées, des hauts fourneaux, des meules de moulin, etc.

ARKWRIGHT (sir Richard), né à Preston, comté de Lancastre, en 1732, est l'inventeur d'une machine à filer le coton, connue sous le nom de *mull-Jenny*, qui a produit une révolution dans l'industrie cotonnière, par la prodigieuse extension qu'elle lui imprima. Arkwright était le treizième enfant d'une pauvre famille. Il commença par être barbier; mais ses goûts pour la mécanique, secondés des conseils et du concours d'un horloger nommé Kay, lui firent inventer, à trente ans, la machine qui fit sa gloire et sa fortune.

Arkwright mourut à Crumford, dans le Derbyshire, le 3 août 1792, comblé d'honneurs, et laissant une fortune que l'on a évaluée à plus de douze millions de francs. Le 22 décembre 1786, sur une adresse présentée par les notables de Wickworth, le roi d'Angleterre l'avait créé chevalier.

Avec la *mull-Jenny*, la mèche de coton, préalablement préparée, est enroulée sur la surface d'un cylindre cannelé, et y est maintenue par la pression d'un rouleau. En quittant ce cylindre, elle s'engage sur un autre tout semblable, dont un rouleau comprime aussi la surface; de là elle passe sur un troisième cylindre, et ainsi de suite; seulement le second cylindre se meut plus rapidement que le premier, et le troisième plus rapidement que le second... Par conséquent, la mèche s'étire constamment dans l'intervalle qui existe entre deux cylindres. Le nombre des cylindres est limité par la grosseur que l'on veut laisser à la mèche, qu'on amène à n'être plus qu'un fil. Celui-ci, en quittant le dernier cylindre, est reçu sur des broches à ailettes, animées d'un mouvement de rotation, et portées sur un chariot mobile qui s'éloigne et se rapproche des cylindres en tordant le fil et en l'enviant autour des broches.

Cette page sur Arkwright est, aux termes près, celle que l'on trouve dans la plupart des dictionnaires biographiques; mais des recherches récemment faites ont jeté quelques doutes sur la véritable origine de cette invention, et il y aurait ici un nouveau nom à ajouter au martyrologe des pauvres inventeurs. Le véritable père de la *mull-Jenny* serait un nommé Thomas Highs, fabricant de peignes à tisser; Jenny, fille de Highs, serait la marraine de l'industrieuse machine, qu'il appela *Spitting-Jenny* (jeannette la Fileuse). La Jenny était tombée dans le domaine public, que Highs cherchait encore la somme nécessaire à l'établissement d'une fabrique. Or, un certain barbier-coiffeur, qui avait acquis quelque fortune dans son état, et qui possédait à un haut degré le génie commercial, alla prendre femme dans la ville même où Highs avait fait son invention, à Leigh, en Lancashire; il entendit parler de la *mule-Jenny*, en comprit immédiatement la portée industrielle, et trouva le moyen de dérober à Highs le secret des améliorations qu'il se proposait d'apporter à sa machine; il prit un brevet en 1768, et, malgré plusieurs procès qu'il perdit, il n'en acquit pas moins l'immense fortune dont nous avons parlé plus haut. Il ne sut ce que nous voulais est de tous les pays et de tous les temps.

On comprend que, dans une question aussi grave, aucun renseignement de détail ne doit être négligé, s'il est de nature à éclairer de quelque lumière ce problème resté obscur. Arkwright possédait à un haut degré l'esprit d'intrigue, le savoir-faire commercial; c'était, comme on dit vulgairement, un de ces hommes qui savent revêtir leurs marchandises d'un brillant vernis. Après avoir travaillé comme simple garçon chez un barbier, il n'hésita pas à établir une boutique à Manchester, dans une sorte de sous-sol, et il prit pour enseigne : *Au barbier souterrain, on rase pour un penny* (10 centimes). Cette nouveauté le mit en vogue. En présence de cette concurrence, les autres barbiers furent obligés à leur tour de diminuer leur prix. Mais Arkwright, qui voulait avoir le dernier mot dans cette concurrence, réduisit son tarif à un demi-penny. On rapporte qu'un savetier, à la barbe rude et extrêmement dure, s'étant présenté dans sa boutique, Arkwright lui représenta qu'il lui en coûterait un rasoir, perte dont un demi-penny ne pouvait le dédommager. Mais l'artisan, prenant l'enseigne au pied de la lettre, persista à ne payer que la taxe, et Arkwright fit raser pour rien. Ce trait se répandit dans la ville, et valut au barbier l'admiration générale. Cette anecdote n'a pas une importance décisive, nous n'éprouvons aucune peine à le reconnaître; mais, comme nous l'avons dit plus haut, le plus futile détail ne doit pas être négligé dans cette question encore aujourd'hui controversée.

ARKYDE s. f. (ar-ki-de — du gr. *arkus*, filet). Entom. Genre d'arachnides hétéroses terrestres, renfermant une seule espèce, qui vit au Brésil.

ARLANC, ch.-lieu de cant. (Puy-de-Dôme), arrond. et à 15 kilom. S.-d'Ambert; pop. aggl. 2,605 hab. — pop. tot. 3,860 hab. Eaux minérales, froides, acidules et ferrugineuses, fréquentées annuellement par un grand nombre de malades. Commerce de cuirs; fabrique de blondes et de dentelles.

ARLAND (Jacques-Antoine), célèbre miniaturiste, né à Genève en 1668, mort dans la même ville en 1743. Il vint, ayant à peine vingt ans, se fixer à Paris, « où, avec de la conduite, dit Mariette, un peu de charlatanerie et du talent, il trouva le moyen d'amasser du fa reproduite dans sa *Description des expériences de la machine aérostatique de M.M. Montgolfier*, Paris, 1783-84, 2 vol. in-8° (pages 23-39 du t. II). Elle est précédée de l'histoire de cette ascension et du procès-verbal qui en fut dressé au château de la Muette.

ARLANZA, rivière d'Espagne, province de Burgos, prend sa source à la Sierra de la Umbria, arrose Lerma et se jette dans l'Arlanzon après un cours de 95 kilom.

ARLANZON, rivière d'Espagne, province de Burgos, prend sa source dans la Sierra d'Occa, passe à Burgos, et, après un cours de 90 kilom., afflue dans la Pisuerga, près de Torquemada. Elle reçoit à gauche l'Arlanza.

ARLAY, bourg de France (Jura), arrond. et à 11 kilom. de Lons-le-Saunier, près de la Seille; 1,626 hab. Site pittoresque, ruines d'un ancien château.

ARLBERG, chaîne secondaire de montagnes du Vorarlberg; elle s'étend entre le lac de Constance et le Tyrol.

ARLEMPDES, village de la Haute-Loire, arrond. de Le Puy; 544 hab. Ruines d'un château fort qui était l'un des plus considérables de la contrée; grottes remarquables.

ARLEQUIN s. m. (ar-le-kain — une des étym. les plus controversées : de l'allem. *erlenkoenig*, prononc. er-lèn-keu-nig, roi des Aunes, personnage légendaire, qui se plaisait surtout à faire des niches aux simples mortels; ou de *hoellenkind*, prononc. heu-lènkinnd, littéral. enfant infernal, enfant du diable, espèce d'objurgation dont on poursuit les polissons, les galopins de la rue. Au lieu d'*arlequin*, on disait autrefois *hellequin*, et on écrit encore *herlequin*. — Selon Court de Gébelin, Roquefort, etc., de l'ital. *il lecchino*, *al lecchino*, gourmand, lécheur de plats. — Selon Génin, du mot *Alichino*, dénomination sous laquelle les Italiens désignent une personnification diabolique, un personnage infernal qui hante les campagnes à grand bruit avec sa bande, et qui avait passé dans le langage familier, et était devenu un personnage d'arlequinades. Il est question du diable Alichino au chap. XXX de l'*Enfer* de Dante. Voici l'opinion de Ménage, qui nous paraît la plus probable : « Sous le règne de Henri III, il vint à Paris une troupe de comédiens italiens, parmi lesquels il y avoit un jeune homme fort dispos qui hantoit chez M. de *Harlay* de Chanvalon, d'où il fut appelé par ses compagnons *Harlequino* (petit Harlay), à la mode des Italiens, qui donnent souvent le nom des maîtres aux valets, et celui des patrons aux clients. Si l'on en croit Ménage, cette origine donna au facétieux Italien l'occasion d'équivoquer très-spirituellement, en disant un jour au magistrat : « Il y a parenté entre nous au cinquième degré : vous êtes Harlay premier, et je suis Harlay-quint. » — Après ces étymologies savantes, on nous pardonnera d'en rapporter ici celle que maître Arlequin se donne à lui-même. Dans une arlequinade, le seigneur Cinthio dit à Arlequin, son valet : « A propos, depuis que je suis mon mariage, je n'ai pas encore songé à te demander ton nom? — Je m'appelle Arlechino Sbrufadelli. » A ce nom de Sbrufadelli, Cinthio éclate de rire. « Ne prétendez-vous railler, lui dit Arlequin; mes ancêtres étaient gens de conséquence. Sbroufadel, premier du nom, était chanteur de son métier, mais si supérieur en sa profession, que Paris; il faisait pour eux de petits portraits qui lui étaient chèrement payés. Il peignit aussi une *Léda* que l'on regardait comme son œuvre capitale; il la vendit 13,000 livres au duc de la Force; mais le marché ayant dû être résilié par suite du dérangement des affaires de ce gentilhomme, il obtint 3,000 liv. en dédommagement. Etant passé ensuite en Angleterre, où il reçut un brillant accueil, il vendit fort cher au duc de Chandos une répétition de cette fameuse *Léda*. On assure qu'il coupa l'original en morceaux, et que la bibliothèque de Genève en a les mains. En 1729, Arland se retira dans sa ville natale, où il jouit de sa fortune dans une oisiveté à peu près complète. Il entretint jusqu'à sa mort une correspondance avec le peintre Rigaud et avec l'illustre Newton, qu'il avait connu en Angleterre. La bibliothèque de Genève devrait de sa collection de livres rares et de tableaux. Elle possède aussi le portrait que Largillière fit d'*Arland peignant la Léda*. Il Son frère, Arland Benoît, s'établit en Angleterre, où il mourut en 1719. On estime son portrait de Shakspeare, gravé par Duchange. Il Louis Arland, neveu des deux précédents, se distingua dans la miniature.

ARLANDES (François-Laurent, marquis d'), né à Annecyron (Drôme) en 1742, mort en 1809. Il était major d'infanterie lorsqu'il fit avec Pilâtre des Rosiers la première ascension en ballon libre qui ait été tentée par des hommes. Cette ascension eut lieu le 21 novembre 1783, dans les jardins du château de la Muette. L'aérostat alla tomber sans accident de l'autre côté de Paris, au lieu dit la Butte-aux-Cailles. Le voyage avait duré vingt à vingt-cinq minutes. Dans l'état où en était l'aérostation, il présentait les plus graves dangers. Aussi excita-t-il un enthousiasme immense et fut-il célébré par des milliers de gravures, de poésies, etc. D'Arlandes en a laissé une relation dans une lettre insérée dans les gazettes du temps, notamment dans le *Journal de Paris* du 29 novembre 1783. Faujas de Saint-Fond

*batte : Rôle d'*ARLEQUIN, *habit d'*ARLEQUIN. *Se déguiser en* ARLEQUIN. *Le rôle d'*ARLEQUIN *est presque toujours improvisé. Sans un* ARLEQUIN, *une comédie italienne ne vaut pas le diable.* (Dancourt.) ARLEQUIN *a le vêtement bigarré de certains perroquets, le masque noir et lustré du grillon, et la tradition le fait borgne.* (Ch. Nod.) *En France, l'*ARLEQUIN *est un mélange d'ignorance, d'esprit et de naïveté, de ruse et de bêtise, de grâce et de bouffonnerie.* (Audiffr.) *Les* ARLEQUINS *de Florian se confondent à quelques égards avec les Lubins, tant ils ont de bonhomie et de sentiment.* (Ste-Beuve.) *On ne souffre pas un* ARLEQUIN *ennuyeux ; il faut, dans ce personnage, un fonds inépuisable de saillies vives, de reparties piquantes, de traits tacsifs, déguisés sous un air de bonhomie railleuse.* (La Châtre.)

Arlequin, nègre par son masque,
Serpent par ses mille couleurs,
Rosse d'une note fantasque
Cassandre, son souffre-douleurs.
TH. GAUTIER.

— Par compar. Homme qui n'a point d'idées fixes, de principes arrêtés : *En politique, ce n'est qu'un* ARLEQUIN, *un vrai Protée.* (Balz.) *Nos* ARLEQUINS *de toute sorte imitent le beau pour le dégrader, pour le rendre ridicule.* (J.-J. Rouss.) *Les* ARLEQUINS *de la vie politique finissent par mourir le bonheur, quand ils sont désabusés sur les grandeurs sociales.* (Balz.)

— Pop. Restes de viande, de poisson, de pâtisserie, provenant de la desserte des tables de grandes maisons, qui se vendent à bas prix dans plusieurs marchés de Paris. Ce terme, qui rappelle les pièces diverses dont se compose l'habit d'arlequin, a passé de l'argot dans la langue populaire : *Continuons de descendre l'échelle culinaire, nous arrivons aux* ARLEQUINS *de la cité, aux ragoûts du quartier du Temple.* (F. Soulié.) *Je ne sais que tu as toujours une passion pour les* ARLEQUINS. (E. Suc.) *A côté des Frères-Provençaux, il faut les boullons Duval ; descendez plus bas, vous trouverez l'utilité des* ARLEQUINS. (Figaro.)

‖ Plaisamment, et par allusion, dans ce sens : *Le programme des socialistes n'est qu'un* ARLEQUIN *composé de tous les ragoûts servis dans les banquets de toutes les sectes.*

— Par anal. avec le costume de ce personnage, *Habit d'arlequin*, Tout ce qui est composé de pièces disparates : *Cet ouvrage n'est qu'un habit d'*ARLEQUIN. *Vous ne représentez votre cabinet à peu près comme un habit d'*ARLEQUIN : *cette bigarrure n'est pas dans votre esprit.* (Mme de Sév.)

— Théât. *Manteau d'arlequin*, Nom donné dans les théâtres aux châssis de droite et de gauche de la scène, supportant une draperie qui descend au-dessus de l'avant-scène, derrière la toile, et qui n'est visible que lorsque celle-ci est levée : *Le* MANTEAU D'ARLEQUIN *doit son nom soit aux peintures bigarrées dont cette scène de toile est recouverte, soit à l'habitude qu'avait Arlequin de s'élancer sur la scène par l'un ou l'autre de ces châssis.*

— Prov. *Être comme Arlequin, dire la vérité en riant*, Dire la vérité plaisamment, et avec une apparence de bonhomie : *Il paraît que, comme* ARLEQUIN, J'AI DIT LA VÉRITÉ EN RIANT. (Alex. Dum.)

— *Les trente-six raisons d'Arlequin*, Raisons oiseuses, superflues, inutiles. Dans une comédie, Arlequin excuse son maître de ce qu'il ne peut se rendre à une invitation pour trente-six raisons. « La première, dit Arlequin, c'est qu'il est mort. » L'interlocuteur dispense Arlequin des trente-cinq autres. Cette naïveté est une réminiscence évidente d'un trait de la vie de Henri IV, trop connu pour être rapporté ici.

— Chass. Sorte de bateau dont on se sert pour faire la chasse au gibier d'eau.

— Mamm. Opale remarquable par la vivacité et la variété de ses couleurs.

— Ornith. Espèce de colibri, petit oiseau destructeur de mouches, qui a dans son plumage du bleu, du cendré, du brun et du jaune.

— Entom. *Grand arlequin de Cayenne*, Nom vulgaire d'un insecte du genre acrocine.

— Adjectiv. Qui est bigarré ou fait de différents morceaux, comme l'habit d'arlequin : *Au fond on aperçoit un lit recouvert d'une courte-pointe* ARLEQUIN. (E. Sue.) *L'hôtel de ville de Cologne, situé assez près du dôme, est un de ces ravissants édifices* ARLEQUIN, *faits de pièces de tous les temps et de morceaux de tous les styles.* (V. Hugo.) ‖ Ainsi employé, ce mot est invariable.

— **Encycl.** Quelques auteurs font remonter l'origine d'Arlequin à une haute antiquité. Ils y retrouvent le bouffon grec, le satyre barbu ou non barbu, vêtu d'une peau de bête fauve étroitement collée sur le corps, ayant à la main une baguette, sur le visage un masque à teinte brune, et sur la tête un petit chapeau noir ou blanc, et représentant le rustre athénien, l'aïeul de notre Normand d'aujourd'hui, fin et grossier, ridicule et moqueur. Ce bouffon grec passa à Rome, où il devint le *Macco* et le *Ducco* des *Atellanes*. Plusieurs écrivains de l'antiquité, qui ont pris soin de nous transmettre quelques-uns de ses faits et gestes, assurent qu'il n'y avait rien de si divertissant. Cicéron, émerveillé de son jeu, s'écrie : *Quid enim prodest tam ridiculum quam sanio esse, qui ore, vultu, imitandis moribus, voce, denique corpore ridetur ipso?* Plus tard il s'appela *Sannio* (de *sanna*, moquerie, raillerie, grimace), et parut sur la scène avec le visage barbouillé de suie, la tête rasée, et un vêtement composé de petites pièces de diverses couleurs. Tous ces traits caractéristiques se retrouvent tracés dans des portraits empreints sur des vases antiques sortis des fouilles d'Herculanum et de Pompéi; et l'on peut en conclure que jamais descendant de noble race n'a offert une ressemblance de famille aussi frappante que celle qui existe entre Arlequin et ses aïeux. L'Italie moderne n'eut donc qu'à recueillir ses propres traditions pour créer son Arlequin, qu'elle compléta avec le sabre de bois, le masque et le chapeau du bouffon grec. L'appellation antique de *Sannio* semble même s'être perpétuée dans celle de *Zanni*, nom que les Italiens donnent à leur Arlequin.

Mais l'origine suivante est accompagnée de détails à la fois trop naïfs et trop touchants pour que nous ne lui donnions pas, nous ne dirons pas la préférence, mais une place dans cette galerie dessinée en l'honneur du plus gai et du plus spirituel de nos héros de théâtre.

Dans une ville d'Italie appelée Bergame, vivait un jeune enfant qui se distinguait autant par l'excellence de son caractère que par la vivacité de son esprit. Arlequin (c'était le nom de l'aimable petit garçon) était l'orgueil de ses parents et l'idole de ses condisciples. Ceux-ci ne ressentaient aucune jalousie des progrès de leur petit camarade : car Arlequin était aussi modeste qu'instruit, et lui seul semblait ignorer sa supériorité qu'il avait sur les autres élèves. Ce qui n'aurait pas manqué d'exciter l'envie contre un autre était précisément un nouveau sujet d'attachement envers un camarade toujours prêt à les obliger.

On était alors dans l'usage de donner tous les ans, à l'époque du carnaval, un habit neuf aux enfants. Les écoliers attendaient ce jour avec impatience; car leur petite vanité était flattée d'une parure nouvelle qu'ils avaient attendue toute l'année. Longtemps avant ce jour de fête, nos petits marmots s'entretenaient entre eux du costume qu'on leur préparait. L'étoffe, la couleur, la forme, tout était jugé, censuré, et cette grave critique remplissait toutes les récréations. Arlequin écoutait et ne disait mot. « Et toi, lui dit un de ses meilleurs amis, quelle sera la couleur de ton habit? — On ne m'en fait pas, répondit Arlequin; mes parents sont pauvres, et cela coûte trop cher. » Cette nouvelle affligea tous les élèves : Arlequin était si bon! Ce jour de fête pour eux allait donc être un jour de tristesse pour leur meilleur ami. A cette pensée, leurs jeunes cœurs s'émurent; ils se consultèrent et convinrent ensemble d'apporter chacun un morceau du drap dont on devait faire leur costume. Ils vinrent le lendemain, tout rayonnants de joie, présenter leur offrande à leur petit ami; mais ils demeurèrent confus de leur distraction à la vue de ces pièces de différentes couleurs. Dans leur vivacité d'enfants, ils n'avaient pas réfléchi à la bizarrerie de leur cadeau. Mais Arlequin, qui vit leur embarras, les rassura en leur disant que leur présent lui causait un véritable plaisir, et qu'il lui était d'autant plus précieux qu'il contenait plus de pièces, puisque chacune d'elles lui représentait un ami.

Le mardi gras arrivé, Arlequin endossa son habit, se couvrit le visage d'un masque noir, coiffa sa tête d'un fourre gris orné d'une queue de lapin, prit d'un sabre de bois, et parcourut toute la ville, sautant, dansant, disant mille gentillesses, mille saillies aimables.

Depuis lors, Arlequin est resté l'un des ornements les plus originaux de notre carnaval. Tous les ans, à la même époque, de grands enfants renouvellent l'innocente folie de l'écolier de Bergame; mais on a oublié depuis longtemps que c'est à l'amitié qu'elle doit son origine.

Quoi qu'il en soit de l'origine d'Arlequin, ce personnage paraît avoir été dans le principe la personnification des Bergamasques, comme il avait représenté autrefois le paysan à Athènes et l'esclave à Rome, comme à leur tour Pantalon et Scapin s'identifièrent avec les Vénitiens et les Napolitains. Après avoir fait les délices de l'Italie, le joyeux trio passa en France, où il trouva, Arlequin surtout, un excellent accueil; son genre d'esprit s'adaptait merveilleusement au nôtre, et sa bonhomie railleuse fit rapidement fortune. Il apporta chez nous son costume traditionnel : le masque noir, le chapeau gris, l'habit bigarré, fait de pièces de rapport, et la batte, qu'il maniait si dextrement qu'on eût dit un troisième bras. Mais il modifia son langage et ses mœurs : à Bergame, ville qui ne se composait guère, dit-on, que de prêtres et de sots, Arlequin était un bouffon bas, impudent, gourmand et poltron, et c'est sous ces traits qu'il est devenu l'*Hanswurst* de la comédie allemande; en France, où, sous les auspices de Mazarin, il se montra d'abord devant une société brillante et polie, Arlequin revêtit une forme moins grossière, plus spirituelle et plus amusante. « Ce caractère, dit Marmontel, est un mélange d'ignorance, de naïveté, d'esprit, de bêtise et de grâce; c'est une espèce d'homme ébauché, un grand enfant qui a des lueurs de raison et d'intelligence, et dont toutes les méprises ou les maladresses ont quelque chose de piquant... Le vrai modèle de son jeu est la souplesse, l'agilité, la gentillesse d'un jeune chat, avec une écorce de grossièreté qui rend son action plus plaisante; son rôle est celui d'un valet patient, fidèle, crédule, gourmand, toujours amoureux, toujours dans l'embarras, ou pour son maître ou pour lui-même; qui s'afflige, qui se console avec la facilité d'un enfant, et dont la douleur est aussi amusante que la joie. »

Mais le caractère principal, le défaut, ou, si l'on veut, la qualité dominante de ce personnage a toujours été la gourmandise; c'est spontanément avec ce défaut qu'il se montre dans sa patrie; il est vrai qu'il s'en est un peu corrigé en s'établissant en France. Ce qu'il y avait de trop sensuel et de trop grossier dans ses goûts a été modifié par l'heureuse influence de notre pays. Il s'est aussi amendé sur son penchant à la grotesque bouffonnerie, et il a su joindre à ses lazzis un esprit et une malice de meilleur ton, qui sont devenus les traits distinctifs de son caractère. Le vertueux Florian est peut-être le seul auteur de quelque mérite qui se soit avisé de lui attribuer des qualités contraires. Il lui a prêté de la timidité; il en a fait tour à tour un bon fils, un bon père, un bon époux. Mais une pareille tentative a été justement regardée comme une faute capitale; car il n'est jamais permis de dénaturer à ce point des mœurs consacrées au théâtre, et Arlequin a perdu beaucoup plus qu'il n'a gagné à cette conversion. Le sentiment fait un contraste bizarre avec son costume, et ne va nullement à sa figure de grillon et à sa joyeuse humeur :

Quiconque est loup agisse en loup;
C'est le plus certain de beaucoup.

Et c'est à Arlequin surtout qu'il faut, dans un autre ordre d'idées, appliquer ce proverbe rimé.

Parmi les Arlequins les plus célèbres, nous citerons ici : Locatelli, Dominique Biancolelli, Gherardi, Thomassin, et surtout le fameux Carlo Bertinazzi, si connu sous le nom de Carlin. (V. ces noms.) Tous furent des acteurs inimitables, des improvisateurs pleins de verve et pétillants de malice.

Aujourd'hui, Arlequin a disparu de nos théâtres; son règne semble passé sans retour. C'est à peine si, dans nos travestissements du carnaval, il ose se glisser furtivement dans la foule des pierrots et des débardeurs; c'est que son rôle exige de malice, trop de gaieté, trop de grâce spirituelle, pour qu'un homme de bon sens ose affronter le parallèle avec de pareils souvenirs. Le costume actuel d'Arlequin est celui-ci : veste et pantalon collants à losanges verts, rouges, jaunes et bleus, souliers noirs, bas blancs, calotte, masque et mentonnière noirs, batte blanche, collerette à petits tuyaux, ceinture de cuir noir.

— Nos lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici quelques échantillons de l'esprit d'Arlequin, de cet esprit naïf avec finesse, niais avec esprit, bonhomme avec malice.

Dans une comédie, Arlequin veut vendre sa maison; il vient alors trouver Cassandre en scène, et afin, lui dit-il, qu'il n'achète pas chat en poche, il lui apporte un échantillon de la marchandise, et il tire gravement un gros pavé de dessous son casaquin.

Dans une autre scène, Arlequin est mendiant. Un acteur lui demande combien il a de pères : « Je n'en ai qu'un, répond Arlequin.

— Mais pourquoi n'as-tu qu'un père? — Que voulez-vous? je suis un pauvre homme, je n'ai pas le moyen d'en avoir davantage. »

Mezzetin promet à Arlequin de lui faire épouser Colombine s'il veut le seconder dans une nouvelle fourberie. Pendant que Mezzetin songe à son projet, Arlequin compte les boutons de son justaucorps, et, à chaque bouton, dit : « J'aurai Colombine, je ne l'aurai pas; je l'aurai, je ne l'aurai pas; je l'aurai, je ne l'aurai pas; je l'aurai, je ne l'aurai pas (*il pleure*). Je ne l'aurai pas! — Qu'avez-vous? pourquoi pleurez-vous? — Je n'aurai pas Colombine! hi! hi! hi! — Qui vous a dit cela? — (*Arlequin montrant ses boutons*). C'est la boutonomancie. »

Dans une des pièces de l'ancien théâtre italien, qui étaient des canevas que l'acteur remplissait sur-le-champ, Arlequin (l'imitateur Carlin) entendit son maître faire la plus amère satire des hommes : « Et les femmes, monsieur, qu'en dites-vous? — Les femmes!... ah! c'est encore pis! — Si bien donc, reprit Arlequin, que nous serions *parfaits* si nous n'étions ni hommes ni femmes. »

Arlequin étant condamné à mort, on vint lui annoncer que les juges, à cause de ses anciennes vertus, lui ont laissé la liberté de choisir le genre de mort qu'il préfère. Arlequin, après avoir réfléchi un instant, choisit de mourir... de vieillesse.

Arlequin, ayant bu un jour plus que de coutume, s'écriait de cette voix nasillarde que tout le monde lui connaît : « On dit qu'un verre de vin donne de la force; en voilà plus de quarante que je bois, et je ne peux pas me tenir sur mes jambes. »

Il fut un temps où les femmes de qualité portaient des panaches de deux et trois pieds de hauteur; Marie-Antoinette en donnait l'exemple. Carlin, jouant à la cour, devant cette princesse, une pièce italienne, se permit de mettre à son chapeau, au lieu de la queue de lapin qui en est l'ornement ordinaire, une plume de paon d'une excessive longueur. Cette aigrette bien droite, bien relevée, ne trouvait pas de point assez haut, ce qui donnait à l'ingénieux Arlequin l'occasion de faire mille singeries. On voulait punir Carlin, mais on sut qu'il n'avait agi que par les ordres du roi.

Arlequin demandait un jour à Mezzetin quel était l'animal qui ressemblait le plus à un homme. Comme Mezzetin ne pouvait répondre, Arlequin ajouta : « C'est un Auvergnat. »

SCARAMOUCHE. Comme tu es triste, Arlequin.

ARLEQUIN. Parbleu! on veut me pendre.

SCARAMOUCHE. Et pourquoi donc, mon pauvre Arlequin?

ARLEQUIN. A cause de mon amour pour les belles-lettres.

SCARAMOUCHE. Tu plaisanteras donc toujours?

ARLEQUIN. Non, non, non. J'ai lancé dans la circulation de beaux louis d'or, après en avoir rogné toutes les lettres, et voilà que la justice me cherche querelle.

L'éandre portait quelque chose soigneusement caché sous son manteau. Arlequin le rencontre : « Qu'as-tu là? — Un poignard, » dit Léandre. Arlequin s'aperçoit que c'est une bouteille, bon tout le vin, et rendale la bouteille à Léandre, « Tiens, dit-il, je te fais grâce du fourreau. »

Arlequin, pressé de raconter la mort de son père, répondit : « Hélas! dispensez-m'en; le pauvre homme mourut de chagrin de se voir pendre. »

Un jour, il n'y avait presque plus personne à la comédie italienne. Colombine voulait dire tout bas un secret à Arlequin. « Parlez haut, lui dit cet acteur, car personne ne nous entend. »

On défendit la musique aux Italiens. Un âne paraît sur le théâtre et se met à braire. « Taisez-vous, insolent, lui dit Arlequin; la musique nous est défendue. »

Un jour Cassandre, ayant mis la conversation sur la noblesse, se lamentait de ne pas avoir la moindre particule à accoler à son nom. « Que tu es bon! répondit Arlequin : si Adam s'était avisé d'acheter une charge de secrétaire du roi, nous serions tous gentilshommes. » Et il ajouta : « Autrefois les gens de qualité savaient tout sans avoir jamais rien appris; à présent, ils apprennent tout sans rien savoir. »

Boileau, qui se connaissait en bons mots, aimait beaucoup les arlequinades, et il a désigné sous le nom de *Grenier à sel* un recueil de ces facéties. En voici quelques-unes : Il n'y a dans le monde que trois sortes de gens : les trompeurs, les trompés et les trompettes.

— Un financier est un homme qui a sauté du derrière de la voiture dans l'intérieur, en arrivant la route. — L'amour d'une femme est un sable mouvant sur lequel on ne peut bâtir que des châteaux en Espagne. — On ne fait pas l'amour à Paris, on l'achète tout fait.

Arlequin bouffon de cour, comédie italienne en trois actes, (1716).

Cette pièce fut accueillie avec une grande faveur. On en imprima le canevas, et l'on en fit des extraits pour les dames, qui voulurent toutes apprendre l'italien. Les maîtres de cette langue crurent qu'ils allaient faire fortune; et il était de mode d'en avoir un dans sa loge, pour se faire interpréter la pièce, à peu près comme les cicerons que les voyageurs prennent en Italie pour se faire expliquer les antiquités du pays.

Tout cela était plus comique que la pièce elle-même. Les partisans de la poésie française souffrirent, et dès le lendemain Arlequin s'exprimait dans la langue la plus pure de l'Académie. Nouveaux sifflets, concert dans lequel les professeurs d'italien firent la partie de soprano. Pour contenter tout le monde, Thomassin, le célèbre Arlequin d'alors, donna la représentation dans un dialecte italiano-français et franco-italien. Le public se crut joué à son tour, et les sifflets atteignirent un crescendo jusque-là sans exemple. Arlequin fit la sourde oreille jusqu'à la fin de la pièce. Revenant alors en scène, et s'adressant aux spectateurs en un jargon moitié italien, moitié français, qui faisait plaisir dans sa bouche, il dit : « Messieurs, je veux vous dire *una piccola fabe* que j'ai lue ce matin; car il me prend quelquefois envie de *divertar* savant : mais *la diro* en italien, et ceux qui l'*entenderanno l'expliqueranno* à ceux qui ne l'entendent pas. » Alors il se mit à raconter, de la manière la plus comique, la fable de La Fontaine le *Meunier, son Fils et l'Ane* : il accompagnait son récit de tous les gestes qui lui étaient familiers; il descendait de l'âne avec le meunier; il y montait avec le jeune homme, il trottait devant eux; il prenait tous les différents tons des épilogueurs et des épilogueuses; et après avoir fini ce récit comique, il ajouta en français : « Messieurs, venons à l'application. Je suis le bonhomme; je suis son fils; et je suis encore l'âne. Les uns me disent : Arlequin, il faut parler français; les dames ne vous entendent point, et bien des hommes ne

vous entendent guère. Lorsque je les ai remerciés de leur avis, je me tourne d'un autre côté; et des seigneurs me disent : Arlequin, vous ne devez pas parler français; vous perdrez votre feu, etc. Je suis embarrassé; parlerai-je italien, parlerai-je français? Je vous le demande, messieurs. » Alors quelqu'un du parterre, qui avait apparemment recueilli les voix, répondit : « Arlequin, parle comme il te plaira, tu nous feras toujours plaisir. » Ainsi finit la comédie.

Cette anecdote en rappelle une autre du même genre. Les acteurs de la Comédie-Française voulaient empêcher les comédiens italiens de jouer en français. Cette grave affaire fut portée devant Louis XIV; et Baron et Dominique furent les avocats des deux troupes. Lorsque Baron eut plaidé la cause de ses camarades, le roi fit signe à Dominique de parler à son tour. Cet acteur, après avoir fait quelques gestes dans son caractère, dit au roi : « Quelle langue Votre Majesté veut-elle que je parle? — Parle comme tu voudras, lui dit le roi. — Je n'en veux pas davantage, dit Dominique en remerciant le monarque; ma cause est gagnée. » Le roi rit de la surprise : « La parole est lâchée, dit-il; un roi ne revient jamais sur ce qu'il a dit. »

Arlequin-Deucalion, pièce de Piron, représentée à Paris en 1722. Ce fut son début littéraire. Cette pièce n'est presque qu'un monologue en trois actes. Arlequin a échappé au déluge, repeuple le monde à coups de pierre, selon le procédé mythologique; mais ce qu'il y a de remarquable dans cette arlequinade, c'est que l'on y trouve en germe la plupart des idées qui devaient faire une si terrible explosion après 89. Arlequin, qui, abstraction faite de la forme bouffonne, pourrait s'appeler ici Danton, Robespierre ou Marat, intervertit violemment, et de sa propre autorité, les rangs sociaux. Il place en tête le laboureur, puis l'artisan, ensuite l'homme d'épée, et enfin le robin, chacun dans le costume traditionnel de leur état, et tient à ces quatre personnages le discours suivant :

Au laboureur. Tu es l'aîné, toi, le premier de ces drôles-là, comme le plus nécessaire à tous...

A l'artisan. Marche après ton aîné, toi, comme le siècle d'argent suivit le siècle d'or. Il sera nécessaire, tu ne seras qu'utile...

Quant au militaire, qui tranche du matamore, Arlequin le rabaisse d'un cran, en lui jetant bas d'un revers de main le chapeau à plumet qu'il porte insolemment sur la tête :

« Chapeau bas devant ton père! Ne croit-il pas avoir été formé d'une pierre plus précieuse que les autres? Mon gentilhomme, un peu de modestie; tout ton talent sera de savoir tuer, pour tuer ceux qui voudront tuer tes frères et les troubler dans leurs respectables professions. »

Le robin, l'homme de loi ou le procureur, qui ne vient qu'en quatrième lieu, reçoit aussi sa leçon, et en termes très-durs. Il est le plus sacrifié de tous, et Arlequin veut qu'il tienne la balance de Thémis *comme un garçon de boutique.* Puis, promulguant la charte de ses futurs neveux, Arlequin ajoute :

« Ma suprématie aura soin de les égaliser : les cadets seront frères de leurs aînés, et, l'inégalité détruite, je réponds du bon ordre et de la félicité universelle. »

Ces boutades ne sont pas seulement l'expression d'un bon sens narquois; Piron est un railleur du vieux temps, un Gaulois qui ne prévoyait sans doute pas dans toutes les hardiesses d'*Arlequin-Deucalion* des réalités révolutionnaires. Mais on se tromperait en disant qu'il n'entendait pas malice, et que là-dessous ne se cachait aucune arrière-pensée philosophique.

Piron avait peut-être plus d'esprit que Beaumarchais, mais il lui manquait un puissant collaborateur, l'opinion publique, pour pouvoir mettre en scène l'aïeul de Figaro en la personne de son Arlequin.

La Harpe, le renégat de la philosophie, le converti par excellence, gourmande durement Piron de toutes ses hardiesses : « Les constructions baroques de ses phrases populaires, dit-il, se sont depuis trouvées mille fois dans les harangues révolutionnaires... C'est dans *Arlequin-Deucalion* qu'on trouve, dans toute sa pureté, le grand principe de l'égalité et de la liberté universelle, et de la régénération du genre humain... Comme ces fastueuses inepties ont été débitées pendant dix ans, et érigées en dogmes, il faudra bien une fois les examiner sérieusement; et l'on sera peut-être surpris de n'y voir que l'oubli le plus inconcevable des vérités les plus communes et les plus démontrées, et un prodige d'ignorance, d'insolence et de bêtise. »

Voilà en quels termes s'exprime le grand iconoclaste d'une révolution dont il avait salué l'aurore avec tant d'enthousiasme. Il ne manque qu'une sorte de légitimation à ces grandes colères, c'est la dignité, la sincérité et la conviction.

Arlequin poli par l'amour, comédie en un acte, de Marivaux, représentée par les comédiens italiens, en 1720. C'est la seconde pièce donnée par l'auteur à la comédie italienne : elle fut jouée le lendemain même du jour où l'on avait donné aux Français sa tragédie d'*Annibal.* Le drame noble et sérieux fut vaincu par la bouffonnerie. Eloignés de France en 1697, les acteurs italiens obtinrent de rentrer sous la Régence. Zélio, chef de la nouvelle troupe, et plus connu comme auteur sous le nom de Riccoboni, souscrivit volontiers à la clause imposée de renoncer au genre libre et fantasque à l'excès, qui avait motivé l'exclusion de ses devanciers. Marivaux fut l'un des jeunes gens qui fournirent à son théâtre des pièces d'un genre nouveau, où tout était français, sauf peut-être les noms des personnages.

La Harpe a analysé en ces termes le sujet d'*Arlequin poli par l'amour* : « Une fée qui aime Arlequin, qu'elle appelle un beau brunet; elle l'aime d'autant plus qu'il lui paraît plus simple et plus ignorant, et qu'elle serait plus flattée d'inspirer et d'apprendre l'amour à un jeune homme qui ne le connaît pas encore. On voit que l'idée n'est rien moins que neuve. Il arrive, comme de coutume, que c'est une autre femme qui, sans y penser, enseigne au jeune Arlequin ce que la fée ne peut lui faire entendre : c'est une bergère qui est rivale de cette fée, déjà engagée avec l'enchanteur Merlin, qu'elle trahit pour le beau brunet; et si ce Merlin eût joué un rôle dans la pièce, si la rivalité avait produit un autre dénoûment que de faire escamoter par Arlequin la baguette de féerie, qui passe avec toute sa puissance dans les mains de la bergère, et finit la pièce par des lazzis, il y avait de quoi faire un très-joli ouvrage. Tel qu'il est, je l'aimerais peut-être mieux que les autres productions dramatiques de l'auteur, où, malgré tout l'esprit qu'il y prodigue, j'ai toujours peine à supporter son babil métaphysique. Ici, du moins, tout est naturel, et le naturel a de la grâce. Les scènes d'Arlequin avec la fée et la bergère sont charmantes et originales; le mariage des deux amants se termine par les fureurs très-comiques et très-impuissantes de la fée, qu'un stratagème ingénieux a dépouillée de sa baguette, et par le pardon généreux d'Arlequin, qui veut qu'on danse, qu'on chante, et qui sort pour aller chercher quelque part un trône qu'il puisse partager avec Silvia. »

Jusqu'à Marivaux, le personnage idéal d'Arlequin n'avait su que faire rire; pour la première fois cet auteur le rendit intéressant en le rendant amoureux. La pièce manque d'intrigue et se dénoue mal, comme presque toutes celles du même auteur; mais il faut savoir gré à Marivaux d'avoir compris le premier que la simplicité d'Arlequin pouvait fort bien s'accorder avec le sentiment de l'amour vrai; qu'il en résultait un contraste nouveau et intéressant, celui de voir que l'amour, dès qu'il est bien senti, peut avoir son charme jusque dans le langage et dans les manières d'un Arlequin. D'une action fort simple, Marivaux a tiré un acte parfaitement rempli, et digne du succès brillant qu'il obtint dès son apparition. Ce succès se soutint longtemps à l'hôtel de Bourgogne, dont la scène était ainsi régénérée par une forme de comédie aussi supérieure par la délicatesse de son goût que par la langue aux vieux canevas du théâtre italien, ou aux pantomimes des Pierrots enfarinés de notre temps, obligés d'exporter en Amérique leur batte et leurs grelots. C'est donc avec raison que La Harpe fait l'éloge de la charmante bouffonnerie de Marivaux qui, en pleine Régence, introduisait sur la scène une décence bannie des mœurs.

Arlequin sauvage, comédie en trois actes et en prose, par Delisle, jouée aux Italiens, en 1721. Ce Delisle, un des auteurs les plus heureux du théâtre Italien, transforma tout à fait la physionomie d'Arlequin. Jusqu'à cet auteur, Arlequin n'avait guère été qu'une sorte de balourd. Il en fit un précepteur de morale, un censeur de la société et de ses lois. Cette espèce de caricature était piquante et en même temps facile, en ce que le faux de cette sagesse restait sur le compte du personnage, et le vrai à l'auteur. Delisle, qui avait de l'esprit sans grand talent dramatique, excita une grande surprise en créant ainsi une nouvelle espèce d'Arlequin. On ne l'avait jamais vu que bouffon sous toutes les formes qu'il prenait : ici, c'était un sage, un moraliste, un censeur universel, et ce qu'il pouvait avoir de raison et d'esprit devenait beaucoup plus saillant par le contraste même du personnage, dont on n'attendait que des quolibets et des lazzis. Cette invention avait quelque chose d'original, et les scènes qu'elle produisait, quoique très-susceptibles d'être censurées sous plus d'un rapport, avaient un avantage réel et incontestable, celui d'être ingénieuses et amusantes : elles le sont même à la lecture, ce qui, jusque-là, n'avait pu se dire d'aucune des pièces jouées aux Italiens, sans exception. Cet Arlequin sauvage avait été amené par un capitaine de vaisseau, et tout son rôle, comme on s'y attend bien, était une censure continuelle des mœurs européennes. Cette pièce est qualifiée d'excellente dans le *Dictionnaire historique.* La célébrité d'*Arlequin sauvage* avait été si grande et se soutint si longtemps que, quinze ans après, lorsque Voltaire annonça son *Alzire*, et le contraste des mœurs du nouveau monde avec celles de l'ancien, quelqu'un lui dit : « Je vois d'ici ce que c'est, c'est *Arlequin sauvage;* » mot que Voltaire n'oublia jamais — il l'a assuré lui-même — et dont il fut piqué comme d'une vérité, quoique ce ne fût qu'une impertinence. C'est La Harpe qui raconte cette anecdote.

Arlequin franc-maçon, pantomime représentée à Londres, au théâtre de Covent-Garden, en 1780. L'opinion, adoptée par les francs-maçons (du moins la pièce le dit), que le prototype de l'architecture est tiré du grand édifice, qui est l'homme, a servi de point de départ à l'auteur. Dans la première scène, on voit trois francs-maçons travaillant à une figure qui représente l'homme, composée des différents ordres de l'architecture. La tête est *composite;* les bras, *corinthiens;* le tronc, *ionique;* les cuisses, *doriques;* et les pieds, *toscans.* A un signal donné, les maçons quittent leur ouvrage, et l'on voit paraître l'ombre d'Hiram Abiff, surintendant du palais de Salomon. De la figure dont il vient d'être question, Hiram produit Arlequin, lui donne un tablier de maçon, lui enseigne l'usage qu'il doit faire de ses outils, et lui remet une truelle qui, par sa vertu magique, doit lui faire opérer les plus grandes merveilles, et le tirer de tous les embarras où il pourra se trouver. Il le quitte aussitôt; et le premier objet qu'aperçoit Arlequin est la fille d'un Juif, appelée Colombine, laquelle Colombine est occupée à examiner, avec son père, les fondements d'une maison que celui-ci fait bâtir. A peine Arlequin et Colombine se sont-ils vus, qu'ils s'éprennent l'un de l'autre. Arlequin profite de l'occasion pour faire le premier essai de sa truelle; il en touche seulement les fondements de la maison, qui est, grâce à lui, achevée en un clin d'œil. Tandis que ceux qui se trouvent là sont pétrifiés d'étonnement à la vue du prodige, Arlequin enlève Colombine... Nous ne raconterons pas tous les détails de cette pièce extravagante, qui renferme, entre autres singularités, une scène où l'on voit passer en procession tous les grands maîtres de l'ordre maçonnique, qui se sont succédé depuis Hénoch, chacun précédé de sa bannière. Tout, dans cet ouvrage, est incohérent et bizarre. Cependant, tel qu'il est, on l'a représenté trente-sept fois de suite, ce qui, pour l'époque où il a paru, atteste un succès prodigieux; mais ce succès était dû, sans aucun doute, au décorateur et au machiniste, qui avaient réuni tous leurs efforts pour enchanter les yeux de la multitude.

Arlequin, toujours Arlequin, comédie en un acte et en prose, par Dominique, Romagnési et Lélio, jouée aux Italiens en 1726. Le sujet de la pièce a été très-souvent mis au théâtre. C'est l'histoire d'Abou-Hassan, roi pendant une nuit par la volonté du calife Haroun-al-Raschild, puis, le lendemain, Gros-Jean comme devant. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, si l'on en croit le jésuite Ducerceau dans les *Inconvénients de la grandeur*, se paya aussi cette fantaisie envers un paysan de Bruges qu'il surprit, dans une promenade nocturne, dormant profondément sous le banc d'une place publique. Le même sujet a également été traité sur une de nos scènes lyriques avec ce titre : *Si j'étais roi!* Dominique, sous l'habit d'Arlequin, remplissait son rôle de roi à ravir. On assure qu'il distribuait à droite et à gauche des coups de batte avec une dextérité qui eût pu faire croire qu'il avait porté le sceptre toute sa vie.

Arlequin traitant, opéra-comique en trois actes et en prose, par d'Orneval, représenté à la foire Saint-Laurent, en 1716, et composé à l'occasion de la chambre de justice qui venait d'être établie pour faire rendre gorge aux plus fameux Turcarets de l'époque. Au deuxième acte, la scène se passait dans le Tartare, où Arlequin faisait défiler devant lui tous les grands criminels. Parmi ceux-ci s'était égaré un ancien poëte dramatique, transformé en Sisyphe, et qui roulait un rocher retombant sans cesse, en punition, disait Arlequin, de toutes les pièces tombées qu'il avait composées dans sa vie. Au milieu du parterre, figurait un comédien qu'Arlequin interpellait et montrait du doigt. Le faux spectateur entrait dans une grande colère, et ne tardait pas à reparaître sur la scène, où tout s'arrangeait, au grand étonnement de toute la salle. Comme on le voit, les *scandales* d'aujourd'hui ne sont pas une nouveauté sur notre théâtre.

Arlequin Atys, parodie de l'opéra de Quinault, par Ponceau, aux Italiens, 1726. On avait condamné l'endroit de l'opéra de Quinault où ce poëte introduit deux rivaux qui ne montrent pas assez de générosité dans leur conduite, et dont l'un achète ce qu'il croit pouvoir appeler son bonheur aux dépens de la vertu. L'auteur de la parodie a relevé ce défaut de mœurs, dans le couplet suivant :

AIR : *N'y a pas de mal à ça.*

Manquez de parole,
Soyez un ingrat,
Et jouez le rôle
D'un vrai scélérat :
N'y a pas de mal à ça,
N'y a pas de mal à ça.

Arlequin défenseur d'Homère, opéra-comique en un acte, par Fuzelier, joué à la foire Saint-Laurent, 1715. Ce petit opéra fut composé à l'occasion de la fameuse dispute qui agitait alors la république des lettres, divisée en deux camps, à la tête desquels étaient Mme Dacier pour les anciens, Lamotte pour les modernes. Arlequin tirait solennellement l'*Iliade* d'un coffre ayant forme de châsse; et par une allusion peu décente et peu respectueuse, il la faisait baiser avec force contorsions à tous les acteurs, en réparation des outrages faits au divin Homère.

Le mot *Arlequin* entre encore dans le titre d'un grand nombre de pièces, dont la plupart sont aujourd'hui oubliées; voici les principales :

Arlequin lingère du palais, comédie en trois actes et en prose, avec des scènes italiennes, par Fatouville, 1682.

Arlequin Protée, comédie en trois actes, par Fatouville, jouée aux Italiens en 1683. C'était une parodie de *Bérénice*, une des premières pièces de ce genre qui aient paru au théâtre.

Arlequin chevalier du soleil, comédie en trois actes, par Fatouville, aux Italiens, 1685.

Arlequin Esope, pièce en cinq actes et en vers, par Le Noble, jouée aux Italiens, 1691. C'était une parodie de l'*Esope à la ville*, de Boursault, représentée en 1690, et qui avait eu quarante-trois représentations consécutives.

Arlequin homme à bonnes fortunes, comédie en trois actes et en prose, par Renard, 1690. Cette pièce était une critique spirituelle de l'*Homme à bonnes fortunes*, de Baron.

Arlequin défenseur du beau sexe, comédie en trois actes et en prose, par Barante, aux Italiens, 1694.

Arlequin misanthrope, comédie en trois actes et en prose, avec prologue et des agréments de chant et de danse, par Brugière de Barante, jouée au théâtre Italien, 1696.

Arlequin à la guinguette, opéra-comique, composé par l'abbé Pellegrin, et donné à la foire Saint-Laurent, 1711.

Arlequin baron allemand, opéra-comique en trois actes, avec prologue, par Fuzelier, Le Sage et d'Orneval, joué à la foire Saint-Germain, 1712.

Arlequin et Mezzetin morts par amour, comédie en un acte, représentée à la foire Saint-Laurent, en 1712.

Arlequin fille malgré lui, comédie-vaudeville en trois actes, avec prologue, jouée à la foire Saint-Laurent, 1713.

Arlequin au sabot, opéra-comique en trois actes, par Romagnesi, représenté à la foire Saint-Germain, 1713.

Arlequin et Scapin, magiciens par hasard, comédie jouée aux Italiens en 1716. C'était à l'époque des feux d'artifice des frères Ruggieri.

Arlequin gentilhomme malgré lui, opéra-comique en trois actes, par d'Orneval, joué à la foire Saint-Germain, 1719.

Arlequin sultane favorite, opéra-comique en trois actes, par Letellier, représenté à la foire Saint-Germain, en 1719.

Arlequin Endymion, opéra-comique avec prologue, par Le Sage, joué à la foire Saint-Germain, en 1721. Endymion est, dans la pièce, d'une galanterie beaucoup moins raffinée que dans la mythologie. C'est au moyen de ce distique, orné des plus fines fleurs de la rhétorique, qu'il exprime à sa bien-aimée les ardeurs dont il est embrasé :

Loin de vous je n'en pouvais plus,
Et mon cœur cuisait dans son jus.
Et *flou, flou, flou,* et *zou, zou, zou,* et *gai, gai, gai!*

Arlequin en deuil de lui-même, comédie en un acte et en prose, par Saint-Jorry, jouée en 1721.

Arlequin camarade du diable, comédie en trois actes et en prose, avec divertissements, par Saint-Jorry, aux Italiens, 1721.

Arlequin et Pantalon cocus sans femmes, opéra-comique en trois actes, représenté en 1721.

Arlequin et Pierrot, favoris des dieux, comédie en un acte, par Dupuis, jouée à la foire Saint-Germain, en 1721.

Arlequin amoureux par enchantement, comédie en trois actes et en prose, avec divertissements, par Beauchamp, jouée aux Italiens, en 1722.

Arlequin astrologue, comédie en trois actes et en prose, par Delisle, jouée aux Italiens, en 1727.

Arlequin Bellérophon, parodie en un acte de l'opéra du même nom, par Dominique et Romagnesi, jouée aux Italiens en 1728. Philonoé, amante d'Arlequin, a pour rivale la reine Sténobée, qui, voyant qu'Arlequin lui préfère Philonoé, prie le magicien Amisodar de servir son courroux. Une troupe de sorciers arrive, qui font sortir trois monstres de l'enfer, un procureur, un médecin, un maltôtier; et des trois, on n'en fait qu'un, qui est la Chimère, contre laquelle Arlequin va combattre, monté sur un âne ailé. Il paraît d'abord armé d'une scie, ensuite d'une broche, et tue enfin le monstre d'un coup de fusil. Sténobée, furieuse de voir Arlequin vainqueur de l'art d'Amisodar, s'empoisonne; et le roi, en reconnaissance du service qu'Arlequin vient de lui rendre par son triomphe, lui accorde Philonoé.

Arlequin au Parnasse, parodie de *Zaïre* en un acte et en prose, mêlée de vers, avec divertissements, par l'abbé Nadal, aux Italiens, 1732.

Arlequin apprenti philosophe, comédie en vers libres, trois actes, avec divertissements, par Davesne, donnée aux Italiens en 1733.

Arlequin Grand Mogol, comédie en trois actes et en prose, avec divertissements, par Delisle, jouée aux Italiens en 1734.

Arlequin muet par crainte, de Riccoboni père, pièce jouée le 10 avril 1741. C'est dans cette pièce que débuta, avec un succès jusque-là sans exemple, le fameux Arlequin Carlo Bertinazzi. Il était alors âgé de vingt-huit ans, et le public vit, dès les premières gambades, que Thomassin, mort depuis 1716, avait enfin un successeur.

Arlequin Thésée, parodie en un acte de l'opéra de *Thésée*, par Valois d'Orville, jouée aux Italiens, en 1745. Quelques couplets sont très-heureux, tels que celui-ci que chante le vieux roi d'Athènes, lorsqu'il reconnaît son fils par son épée :

Oui, je reconnais cette lame;
Voilà la marque, sur mon âme,
Que ce cher enfant doit avoir...
Quel bonheur imprévu, madame!
Ici, pour aider mon pouvoir,
J'avais un fils, grâce à ma femme,
Sans le savoir.

Arlequin au sérail, comédie en un acte et en prose, avec divertissements, par Sainte-Foix, jouée aux Italiens, 1747.

Arlequin roi par hasard, comédie représentée aux Italiens en 1749. Dans cette comédie, Arlequin, en roi généreux, distribue des gouvernements à tous ses courtisans. Spezzafer, acteur de la troupe, à qui Mme Spezzafer donnait de la tablature, se présente à son tour et demande le gouvernement d'une place frontière, ajoutant fièrement qu'il la gardera bien. « Qui, toi, lui répond Arlequin, tu la garderas bien, toi qui depuis vingt ans n'as jamais su gouverner ta femme! »

Arlequin empereur dans la lune, comédie en trois actes et en prose, par Fatouville, jouée aux Italiens, 1684. Favart remania cette comédie en 1752.

Arlequin afficheur, comédie-parade en un acte, de Piis, Desfontaines et Barré, représentée au théâtre du Vaudeville en 1792. Cette pièce, une des plus jolies productions échappées à la plume joyeuse de cette trinité d'auteurs, où le Saint-Esprit manquait quelquefois, eut un succès prodigieux en son temps. On jouait ordinairement ce petit ouvrage à la première représentation des pièces nouvelles, et toujours il avait le privilége d'amener la foule.

Arlequin tout seul, vaudeville en un acte, par Dupaty, représenté sur le théâtre du Vaudeville, en 1798.

Arlequin au village, opéra-comique en un acte, paroles de Leroy, musique de A. Piccini, représenté sur le théâtre des Jeunes-Artistes, le 31 mars 1801.

ARLEQUINADE s. f. (ar-le-ki-na-de — rad. *arlequin*). Nom général donné aux pièces de théâtre où Arlequin joue le principal rôle : *Le Sage, Piron, Delisle, Marivaux, Riccoboni, Palaprat, Florian, Piis, sont les auteurs de nos meilleurs* ARLEQUINADES. *Depuis* 1667, *on a joué sur nos théâtres plus de mille* ARLEQUINADES. *Carlin, Dominique, Thomassin et Laporte ont excellé dans les* ARLEQUINADES. *Les* ARLEQUINADES *étaient le plus souvent de simples canevas que l'acteur se chargeait de remplir.* (Marmontel.) *Florian ressuscita au théâtre italien le genre des* ARLEQUINADES, *qui semblait passé de mode.* (Ste-Beuve.) *L'abondance des* ARLEQUINADES *a amené la satiété de ce genre de pièces.* (Bachelet.)

— Par dénigrem. Toute composition ridicule : *Cette* ARLEQUINADE *a été écrite par Abdias.* (Volt.) *A une séance académique, on ne doit pas lire des* ARLEQUINADES. (Grimm.)

— Posture, geste, bouffonnerie d'arlequin : *Les enfants se plaisent généralement à faire des* ARLEQUINADES.

— Par ext. Action inconséquente, ridicule, discours inconvenant, vaines simagrées : *Sa rétractation n'est qu'une* ARLEQUINADE. *Aux discours les plus sérieux, il répond par des* ARLEQUINADES. *On peut reprocher à la France son ingratitude habituelle, de payer les grands hommes en* ARLEQUINADES *après leur mort, et en persécutions pendant leur vie.* (Fourier.) *Je ne m'attendais pas à une pareille* ARLEQUINADE. (Littré.)

— Adjectivem. *Pantomime arlequinade*, Pantomime où figurent Arlequin et quelques autres personnages du théâtre italien : *Dans les* PANTOMIMES ARLEQUINADES, *Gilles est toujours le rival d'Arlequin près de Colombine, et le plastron des deux amants.* (Bouill.)

ARLEQUINE s. f. (ar-le-ki-ne — rad. *arlequin*). Femme dont le travestissement consiste en un costume bigarré de la même manière que l'habit d'arlequin : *Elle était déguisée en* ARLEQUINE. *L'arlequin donnait le bras à son* ARLEQUINE.

— Danse de caractère propre au personnage d'arlequin. ‖ Air sur lequel s'exécute cette danse.

ARLEQUINE s. f. (ar-le-ki-ne). Zool. Nom vulgaire donné à un mollusque du genre porcelaine.

ARLEQUINÉ, ÉE adj. (ar-le-ki-né — rad. *arlequin*). Qui est orné de couleurs variées. ‖ Bigarré : *Je préfère mille fois à votre robe* ARLEQUINÉE *cette autre toilette aussi fraîche qu'un bouton de rose du Bengale.* (De Renneville.)

ARLES (*Arelate*), ville de France (Bouches-du-Rhône), ch.-lieu d'arrond., à 89 kilom. N. de Marseille et à 715 kilom. S.-E. de Paris,

sur le Rhône, où elle a un petit port qui communique avec la Méditerranée par le canal d'Arles à Bouc; pop. aggl. 15,013 hab. — pop. tot. 25,543 hab. L'arrond. a 8 cant., 32 comm., et 93,085 hab. Tribunal de 1re instance, bibliothèque, musée, collége, école de navigation; chapellerie, filatures de soie, construction de navires; commerce considérable de blé, vins, huiles, olives, fruits, saucissons renommés, sel, laines, etc.; cabotage très-actif. Ville assez bien bâtie, Arles est très-intéressante par ses monuments et ses ruines antiques. L'étymologie du nom de cette ville présente deux versions également plausibles : une latine, *Ara lata* (vaste autel), l'autre celtique, *Ar lait* (près des eaux). L'époque de sa fondation est douteuse; toutefois un monument gaulois, nommé aujourd'hui *Trou aux fées*, confirme l'opinion qu'une ville gauloise aurait précédé la cité romaine sur le même emplacement. L'existence d'Arles comme colonie romaine remonte à l'expédition de Marius dans les Gaules; après la conquête de Jules César, sa prospérité toujours croissante la fit surnommer *Rome gauloise;* sous Honorius, elle fut le siége de la préfecture des Gaules, et, après les invasions des barbares, Euric, roi des Visigoths, en fit sa capitale. Saccagée par les Sarrasins au VIIIe siècle, elle fut comprise, au siècle suivant, dans le royaume de Bourgogne, qui devint au Xe siècle le royaume d'Arles. Après avoir été soumise pendant quelque temps au régime républicain, elle tomba en 1251 au pouvoir du comte de Provence, Charles d'Anjou, et depuis ce moment elle suivit les destinées de la Provence.

— Archéol. Des ruines imposantes attestent la splendeur à laquelle la ville d'Arles était parvenue sous la domination romaine.

L'AMPHITHÉÂTRE, désigné communément sous le nom d'*Arènes*, frappe les regards par la grandeur et la hardiesse de son architecture : son enceinte est formée de deux rangs de portiques superposés, le premier d'ordre dorique, le second d'ordre corinthien; les arcades cintrées à plein jour sont au nombre de soixante, à chaque étage. A l'intérieur, tout est en ruine : les dalles du podium ont été brisées; les zones des gradins et les *précinctions* ont disparu. La longueur de l'arène est de $69^{m},40$; sa largeur de $39^{m},63$. Au moyen âge, une petite ville s'était formée au milieu de ces ruines; elle existait encore il y a une cinquantaine d'années, habitée par la portion la plus misérable de la population arlésienne. Des nombreuses masures qui avaient envahi jusqu'aux galeries supérieures de l'amphithéâtre, une seule a été laissée debout « afin de perpétuer le souvenir de cette profanation et des vicissitudes que le monument a subies. » (Estrangin, *Etudes archéologiques sur Arles.*) On ne sait pas au juste à quelle époque fut construit l'amphithéâtre d'Arles; le savant que nous venons de citer le croit antérieur à celui de Nîmes, qui fut bâti par Titus. L'histoire nous apprend que divers empereurs y donnèrent des jeux : Gallus et Volusien en 251, Constance II en 353, Majorien en 461. En 538, Childebert, roi des Francs, prit possession d'Arles, répara l'amphithéâtre et y donna des combats de gladiateurs, mais après avoir expressément défendu aux acteurs de se faire le moindre mal. Vers la fin du VIIIe siècle, Ioussouf Ben Abd-el-Rhaman, vali arabe de Narbonne, s'empara d'Arles, transforma l'amphithéâtre en forteresse et le flanqua de quatre énormes tours d'observation. Deux de ces tours sont encore debout : de leur sommet la vue s'étend au loin sur la vallée du Rhône et embrasse le delta formé par ce fleuve.

Le THÉÂTRE antique, dont l'enceinte était formée de trois rangées d'arcades superposées, est loin d'être aussi bien conservé que les arènes; dès 446, au rapport des chroniqueurs, saint Hilaire, évêque d'Arles, commença la dévastation de ce monument; il en fit enlever les marbres pour la décoration de ses églises, donna l'ordre de briser ses statues et en fit enfouir les restes « afin d'ôter à l'idolâtrie tout prétexte de retour. » Les fouilles qui ont été faites à diverses époques dans les ruines du théâtre d'Arles ont amené la découverte de plusieurs beaux ouvrages de l'art antique. C'est là qu'on a trouvé, en 1621, la magnifique *Vénus d'Arles*, dont la ville a fait présent à Louis XIV, et, successivement, les fragments d'une statue d'*Auguste*, un bas-relief représentant le *Supplice de Marsyas*, une admirable tête de femme dont le nez est brisé, deux *Silènes*, trois *Danseuses*, des autels votifs, etc.

Le MUSÉE, qui s'est enrichi des trouvailles que nous venons de citer, possède en outre de très-remarquables tombeaux païens et chrétiens provenant des *Alyscamps* (V. ce mot), les Champs-Elysées (*Elysii*, et par corruption *Alysii-campi*) de l'antique ville d'Arles.

Parmi les monuments arlésiens dont la construction remonte encore à l'époque romaine, on remarque quelques vestiges d'aqueducs qui amenaient les eaux des montagnes de Saint-Remy, et un obélisque de granit qui, après avoir décoré la *spina* du cirque, est resté, pendant plusieurs siècles, enfoui dans la vase du Rhône, d'où on l'a retiré en 1676 pour l'ériger sur la place Royale; ce monolithe, dont la hauteur est de 15 mèt., n'est pas, comme quelques archéologues l'ont cru, un ouvrage égyptien; il ne porte aucun signe hiéroglyphique, et on pense que le granit dont il est formé provient des carrières de l'Estérel (Var) ou de celles de la Corse.

La ville d'Arles, évangélisée, selon la tradition, par saint Trophime, disciple de saint Paul, et devenue le siége du primat des Gaules, fut dotée au moyen âge de plusieurs églises remarquables. L'ancienne CATHÉDRALE, dédiée primitivement à saint Etienne, martyr, et plus tard (1152) à saint Trophime, est l'un des plus intéressants monuments religieux de la France. La fondation en est attribuée à saint Virgile, archevêque d'Arles, vers l'an 601. On sait positivement qu'elle existait en 813, et que Charlemagne y fit assembler un concile pour la réformation des églises. Bâtie d'abord sur le plan des primitives églises romanes, elle fut en partie reconstruite de 1421 à 1450, par le cardinal archevêque Alleman; c'est de cette époque que datent le chœur actuel et les chapelles contiguës. Les tombeaux de plusieurs archevêques, une statue de la Vierge, due au ciseau du Génois Léonard Mirano (1618), une *Lapidation de saint Etienne* et une *Adoration des Mages*, peintures énergiques de Finsonius, artiste belge, qui a passé la plus grande partie de sa vie en Provence; une grande fresque du Milanais Visconti (1768), représentant la *Prédication de saint Trophime;* un *Saint Christophe* colossal, sculpté par l'Arlésien Dedieu : telles sont les principales curiosités renfermées dans l'ancienne cathédrale d'Arles. Mais ce qui mérite avant tout l'attention, c'est le magnifique portail de cet édifice. « Dernier soupir du ciseau grec, ce portail, a dit Emeric David, reporte l'imagination vers les plus belles époques de l'art; on y retrouve encore dans les attitudes des personnages, du naturel; dans les draperies, de la simplicité; dans les têtes, de la vérité, de la dignité, de l'énergie, et quelquefois, sur les bas-reliefs, d'heureuses réminiscences des compositions antiques. » Le sujet de ce poëme de pierre est l'histoire du genre humain, depuis la *Création d'Adam et d'Eve* jusqu'au *Jugement dernier*, qui couronne la composition. Les divers bas-reliefs sont séparés par de petites colonnes de granit, auxquelles sont adossées les statues en pied des apôtres, et qui posent sur des animaux chimériques, des méandres, des vagues, emblèmes du péché. On croit que ce portail fut commencé en 1221, par Hugues Beroard, archevêque d'Arles, et terminé par Jean Beaussan, son successeur. Les deux petites portes carrées, placées de chaque côté, sont du milieu du XVIIe siècle. Un cloître gothique, attenant à la cathédrale, est décoré, avec une merveilleuse profusion, d'arabesques, de bas-reliefs, de statues, dont le style a beaucoup d'analogie avec celui du grand portail. Les quatre galeries de ce cloître, composées de cinquante arcades, n'ont pas toutes été construites à la même époque : les arcades du midi et celles du couchant sont ogivales; celles du levant et celles du nord sont à plein cintre. Les colonnettes et leurs chapiteaux sont de marbre blanc. A l'exception de feuilles d'acanthe du plus beau style, les sculptures sont généralement médiocres, mais extrêmement intéressantes par la variété des sujets qu'elles représentent. Ces sujets sont puisés dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, et dans l'histoire ecclésiastique.

ARLES (ROYAUME D'), ancien royaume de la partie S.-E. de la France, formé par Boson, beau-frère de Charles le Chauve, en 879, de la Franche-Comté, du S. de la Bourgogne, du Dauphiné, de la Provence et du Vivarais. En 1033, après la mort de Rodolphe III, Conrad II, empereur d'Allemagne, ayant hérité du royaume d'Arles, de nombreux prétendants se disputèrent ce riche héritage, qui finit par se diviser en lambeaux, et forma ainsi une foule de seigneuries laïques ou ecclésiastiques.

ARLES (CANAL D'), canal du S.-E. de la France, d'un développement de 46 kilom., sur la rive gauche du Rhône; fait communiquer Arles avec le port de Bouc sur la Méditerranée, et évite ainsi les passages dangereux que présente le Rhône à son embouchure.

ARLES-SUR-TECH, ch.-lieu de cant. (Pyrénées-Orientales), arrond. et à 14 kilom. S.-O. de Céret, sur le Tech, au pied du Canigou; pop. aggl. 1,860 hab. — pop. tot. 2,497 hab. Belle église; aux environs, eaux minérales et bains chauds très-fréquentés; forges à la catalane.

ARLÉSIEN, ENNE s. et adj. (ar-lé-zi-ain, è-ne). Géogr. Qui habite la ville d'Arles : *Un* ARLÉSIEN. *Coutumes* ARLÉSIENNES. *Le costume des* ARLÉSIENNES *est très-pittoresque. Elle marchait de ce pas libre et franc dont marchent les* ARLÉSIENNES *et les Andalouses.* (Alex. Dum.) *L'*ARLÉSIENNE *joue en Provence le rôle que les femmes de Milet remplissaient à Athènes et à Rome : ce sont les plus belles et les plus nombreuses courtisanes du Midi.* (T. Delord.) *Nous espérons que, dans leur intérêt, les beautés* ARLÉSIENNES *et taraconaises conserveront longtemps leur costume de localité.* (A. Hugo.)

— **Encycl.** Econ. rur. *Moutons arlésiens.* Ces moutons sont élevés dans les départements de l'Hérault, du Gard, de Vaucluse, des Bouches-du-Rhône, dans l'île de la Camargue et sur les plaines de la Crau. La vaste plaine de la Crau est formée d'un amas de cailloux roulés d'une épaisseur considérable dans certains endroits. L'herbe y est rare, mais fine, sapide et très-nutritive. Les conditions ne sont pas les mêmes dans la Camargue. L'humidité du sol est abondante, les marécages y sont nombreux; mais le mistral et les vents du nord, qui se précipitent des Alpes avec impétuosité, amènent des masses d'air froid et sec qui modèrent l'influence de l'humidité, en desséchant le sol. Les vents chauds d'Afrique tendent aux mêmes résultats. Le sel, souvent abondant dans les plantes et dans certaines parties du terrain, prévient aussi les effets nuisibles de l'humidité. « Les mérinos arlésiens, dit M. Magne, qui ont remplacé les troupeaux précieux de la Crau, n'ont pas de caractères bien établis : cornes en spirale allongée, taille moyenne, garrot épais, bon poitrail, peu de fanon, oreilles petites, fines, chanfrein brusqué, laine d'une finesse qui varie beaucoup, mais qui est quelquefois très-grande; ces animaux forment de magnifiques troupeaux. » On trouve dans la Provence des conditions très-favorables à l'élève des bêtes à laine. Les plaines de ces provinces, abritées pendant l'hiver, sont très-propres à nourrir des troupeaux, tandis que le voisinage des Alpes exerce une influence bienfaisante, alors que les chaleurs de l'été dessèchent les contrées basses. L'émigration des troupeaux est largement pratiquée dans le midi de la France. Ce déplacement ne se fait pas en vertu d'une loi, mais par suite de conventions particulières entre les propriétaires des pâturages où ils se rendent et ceux des troupeaux, et ne présente pas pour notre agriculture les inconvénients que la transhumance a eue pour l'agriculture espagnole. Il est impossible de récolter beaucoup de fourrage sur les hautes montagnes, et, par conséquent, de nourrir de nombreux animaux pendant l'hiver; et les propriétaires de ces herbages auraient moins d'avantages à les faire consommer par des troupeaux leur appartenant, que par des troupeaux des contrées voisines; car ces propriétaires auraient à acheter des troupeaux au printemps et à les revendre en automne. Souvent alors des moutons se vendraient un prix moindre, pendant cette dernière saison, qu'ils n'auraient coûté au printemps. Les troupeaux partent d'Arles vers le 12 juin et arrivent à la Grande-Chartreuse (Isère) vers la fin du mois. Pour aller dans les départements de la Drôme et des Alpes, ils mettent moins de temps. L'estivage, tout compris, coûte par tête de 2 fr. à 2 fr. 50 cent. Le pâturage sur les Alpes est favorable à la santé des troupeaux.

ARLEUF, commune du dép. de la Nièvre, arrond. de Château-Chinon; pop. aggl. 443 hab. — pop. tot. 3,053 hab.

ARLEUX, ch.-lieu de cant. (Nord), sur la Sensée; arrond. de Douai; pop. aggl. 1,616 hab. — pop. tot. 1,660 hab. Patrie du jurisconsulte Merlin, dit *de Douai.* Pris par les Français, en 1645, et démantelé par le maréchal de Villars, en 1711. Château fort qui servit souvent de prison d'Etat, et où Charles le Mauvais fut détenu pendant deux ans.

ARLICOTER v. a. ou tr. (ar-li-ko-té). Marchander minutieusement, avec persistance; barguigner, chipoter : *Je vends bon marché; ainsi vous ne devez pas m'*ARLICOTER. ‖ Ce mot n'est en usage que dans quelques départements.

ARLICOTIER, IÈRE s. (ar-li-ko-tié, iè-re — rad. *arlicoter*). Celui, celle qui arlicote : *J'appréhende de travailler pour lui; c'est un* ARLICOTIER *pour qui rien n'est assez bien fait.*

ARLINCOURT (Ch.-Victor Prévot, vicomte D'), poëte et romancier, né en 1789, au château de Mérantres, près de Versailles, mort en 1856. Sa famille était ancienne et distinguée. Son père, fermier général, fut guillotiné pendant la Terreur. Le jeune d'Arlincourt, d'abord écuyer de Madame mère, sous l'Empire, puis auditeur au conseil d'Etat, attira l'attention du maître par un poëme allégorique et flatteur, une *Matinée de Charlemagne*, fragment de son grand poëme épique, la *Caroléide*, qui fut achevé sous la Restauration, mais dans un tout autre esprit. Il remplit aussi à la même époque les fonctions d'intendant au corps d'armée d'Aragon. Lors du retour des Bourbons, à peine échappé à la domesticité impériale, comme tant d'autres rejetons de la vieille aristocratie, il se rallia d'enthousiasme à la dynastie qu'avait servie sa famille, fut nommé maître des requêtes, mais oublié ou dédaigné après les Cent-Jours. Il se retira alors dans son château de Saint-Paër, en Normandie, et se livra entièrement à son goût pour la littérature. C'est dans cette résidence qu'il donna, en 1825, à la duchesse de Berry, une fête restée fameuse dans les annales de la courtisanerie, et dont on peut lire la description pompeuse dans les journaux du temps. Au milieu des bosquets du parc serpentait une rivière aux mille contours; une barque, élégamment pavoisée et ornée de fleurs, reçut la princesse, que les dames de Gisors et des Andelys, sous le costume de bergères, conduisirent avec des chaînes de fleurs vers une pelouse où s'élevait un temple grec, orné du buste de l'héroïne de la fête. Toute la jeunesse des villages environnants, travestie en bergers et en bergères, agitait des drapeaux blancs semés de fleurs de lis d'or, et chantait des romances pleines d'un royalisme poétique et chevaleresque. Il faut ajouter les divertissements de toutes sortes, les banquets, les illuminations, les bals, etc. Plus de mille personnes prirent